

Au musée de l'école de Perpignan Nos jeunes plongés dans un autre temps

Installé près du stade Aimé-Giral, le musée de l'école avec sa salle de classe est une mine d'or du matériel et des manuels d'antan.

Carmen Esclope, présidente des Délégués Départementaux de l'Éducation Nationale et institutrice à la retraite, est l'actuelle responsable du musée. Elle se réjouit d'y accueillir des scolaires de manière théâtralisée. « On accueille dans la cour, avec une cloche authentique prêtée par Prades. Filles et garçons sont alignés séparément, ils montrent les mains pour voir si elles sont propres puis doivent rester debout en entrant en classe. Un animateur porte une blouse grise, inscrit au tableau une leçon de morale, et selon les niveaux propose du calcul mental... On insiste sur l'école de la République. Certains enfants voient dans Marianne la reine d'Angleterre ou la vierge ! Leur idée reçue, en priorité, c'est les doigts serrés et le coup de règle. Et ils veulent tous mettre le bonnet d'âne, ce n'est plus du tout humiliant ! On leur fait découvrir

ce qu'est un porte-plume, l'encre. Même les petits de maternelle manipulent, ils sont heureux. Mes collègues un peu moins car ils se tachent ! »

Ayant commencé à enseigner en 1968 à Saint-Paul-de-Fenouillet, Carmen se souvient d'un temps avec moins de paperasse et où la différence - bégaiement, surpoids etc. - était formulée plus naturellement en classe, sans en faire une leçon magistrale.

« L'école c'était une vie sociale »

« Un enfant était malade, j'appelais le médecin, il n'y avait pas tous ces papiers. On partait une semaine à la neige et c'était pour profiter, les objectifs pédagogiques c'était au retour. On avait peut-être l'impression d'avoir moins d'argent, mais on avait de la



Carmen Esclopé, responsable du musée. « Ils veulent tous mettre le bonnet d'âne ! » © P. Becker

chance. (...) Quand j'ai pris ma retraite ce qui me rendait triste c'est de passer devant une cour de récréation. Ce bruit particulier me manquait. » Carmen se souvient

aussi des écoles privées réservées aux classes aisées, les élèves les plus bourgeois étant carrément envoyés au collège Pic de Béziers. De l'intégration progressive des

parents dans le processus scolaire avec les différents conseils, avec parfois ces dérives où l'enseignant devient moins respecté. « Il y a une remise en cause de tout. Et puis chaque ministre qui est passé a fait sa réforme. Aujourd'hui quel souvenir garderont les enfants de leurs leçons ? Ils n'ont pas de livres avec des illustrations qui fixaient ce qu'on apprenait. Le tableau interactif ne suffit pas. Ils ont des classeurs avec des feuilles. Il n'y a plus de punitions. L'école c'était une vie sociale, une communauté, on ramassait les papiers dans la cour... » Elle a vu aussi le déclin de notre département ou notre pays comme objet d'étude. Des élèves ont étudié le kangourou en maternelle mais ne savent pas situer Paris sur une carte en 3^e... En revanche elle est heureuse de voir qu'on commence enfin à retirer le goudron des cours de récréation pour revenir à la terre battue.

Histoire du musée de l'école

L'idée a été formulée en 1988 par Yvan Bassou, directeur du centre de documentation pédagogique des P.O. Avec élus et responsables d'établissement, du matériel est récupéré dans de nombreuses communes : encriers, pupitres etc. Le musée est inauguré 1991, au premier étage de l'inspection académique, avant de déménager en 2008 près du collège Jean Moulin puis en 2018 avenue Gauguin, où il est toujours. Animé par des bénévoles, il accueille essentiellement des classes d'établissements scolaires, des associations, ehpad ou centres aérés, mais il est ouvert au grand public pour la journée du patrimoine et la nuit des musées.



Les pupitres ravivent les souvenirs des plus anciens et surprennent les plus jeunes. © P. Becker



Cantine au milieu du XX^e siècle © coll.C.H.L.

Les cantines dans l'histoire

Manger à la cantine n'était pas si fréquent au XIX^e siècle et même au début du XX^e siècle. Les cantines concernaient souvent des enfants pauvres n'ayant aucune possibilité de rentrer à la maison, et elles ne proposaient que le strict minimum. Dans la première moitié du XX^e, même les petits avaient droit à un verre de vin à la cantine ! Il sera remplacé dans les années 1950, pour les moins de 14 ans, par le verre de lait. Dans les années 1960, avec le travail des deux parents et l'augmentation de la scolarisation, la restauration de masse se développe. Le self viendra remplacer le chariot et les plateaux communs. Les serviettes individuelles qu'il fallait laver deviennent jetables. Le micro-ondes s'invite dans les lycées et les normes alimentaires deviennent une liste à la Prévert, avec affichage des allergies. Les salières sont remplacées par des dosettes...

Souvenirs de Louis Soler Des vitamines comme bons points !

Enseignant catalan décédé en 2003, Louis Soler avait raconté ses souvenirs dans son livre « Une enfance au-delà des Pyrénées ». Il y évoque l'école des années 1940 et 1950 entre Vinça, Marquixanes et Ille-sur-Têt. Il évoque la lutte d'alors contre le rachitisme. Il était second de la classe et déclare qu'avec le premier « nous nous partageons la quasi-totalité des cachets roses vitaminés distribués dans les écoles sur ordre du maréchal Pétain (...) Comme il n'y en avait pas assez pour tout le monde, la maîtresse les utilisait en guise de bons points pour récompenser les meilleures réponses. De sorte que les mauvais élèves souffraient non seulement d'ignorance, mais de carence vitaminique. Nul n'a jamais songé à étudier les conséquences physiques et morales d'une pédagogie aussi élitiste, bien dans le style du régime de Vichy. »

Aux vitamines s'ajoutaient les goûters de l'occupation : « bouchées ramollies où sous un microfilm de chocolat tiédissait une substance blanchâtre à base de saccharine (...) tartines de pain noir imbibées de raisiné à l'aubergine... »

« Les mauvais élèves souffraient non seulement d'ignorance, mais de carence vitaminique »

Et cet élève plus fortuné qui avait du pain à mie blanche et des bananes, si bien que la directrice enfermait l'enfant au moment des récréations pour éviter les convoitises. Louis Soler se souvient aussi de « l'inévitable tonsure des pouilleux assortie de saupoudrage de

Marie-Rose » malgré ses cheveux lavés au savon noir fabriqué maison. Ou encore l'arrivée de la gale à l'école que l'on traitait en frottant jusqu'au sang avec soufre et vinaigre. Immigré venu de Catalogne sud, il se rappelle ce catalan différent du sien mais aussi la découverte du français et les autres enfants qui dansaient autour de lui en se moquant de son origine en chantant « espanyol ronquero, fill de punyetero » (Espagnol ronfleur, enfant de branleur). Louis Soler évoque aussi avec humour la découverte de la poésie française et cette « apologie des métiers manuels par des intellectuels qui les évitaient soigneusement ». Ou encore de ces carnets de timbres antituberculeux que les écoliers devaient vendre dans le village, un supplice pour les timides. Ou bien ce tronc du 8 mai avec lequel il fallait faire la quête...

